



Du
S T U D I O
à
L' E C R A N

Entre le rythme
et l'image

Quel souvenir tendre et triste nous conservons encore de la *Valse de l'Adieu*! Pierre Blanchat et Mary Bell, sous les traits respectifs de Chopin et de Mary Woodzicka y formaient un couple inoubliable! Parmi les cinéphiles, il y en eut peu qui ne se trouvaient heureux d'aller verser des larmes devant les images de ce film, d'autre part scrupuleusement respectueux du caractère de Chopin et de l'atmosphère où il vécut. C'est donc avec dans l'âme ce triste et tendre souvenir que nous venons de visionner et d'écouter *La Chanson de l'Adieu* inspiré instantanément du même thème, mais sans nul souci d'authenticité historique — ce dont les producteurs de ce dernier film voudront bien d'ailleurs s'excuser... Un monde sépare Jean Servais de Pierre Blanchat tant au physique qu'au moral, incarner Chopin en gentil collègue qui récite sans faute une leçon bien apprise, ce n'est pas ça du tout. Il faut autre chose que de la gentillesse pour restituer au compositeur des Polonoises son âme et sa silhouette. Il manque à Jean Servais d'avoir vécu, c'est-à-dire d'avoir aimé et d'avoir beaucoup souffert. Ne lui souhaitons pas cela, ce serait cruel, mais, pour Dieu, que s'a-t-il mieux compris ce dont travailla le génie de Chopin, c'est-à-dire plus peut-être que la nostalgie d'un amour perdu, l'adoration d'un tyranique pour sa Patrie profanée. M. Géa von Bolyvary a pas cherché à nous reconstituer une époque. L'une des modes actuelles de la technique cinématographique se réclame d'une certaine sécheresse dans l'exécution, même *La Symphonie Inachevée* ou *Liedteli*. Il faut croire que le public ne s'en trouve point choqué si nous en jugeons par le succès extraordinaire de ces films, mais derrière cette sécheresse se dissimule avec la pauvreté du moyen une indigence plus grave de l'esprit... Passons... Les décors de *La Chanson de l'Adieu* ne se signalent donc point par leur faste, ce qui ne serait rien si les interprètes, eux, nous restituaient l'intériorité des âmes qui les habitent. Mais à part Marcel Vallée qui a trouvé l'un de ses meilleurs rôles dans le personnage du bon professeur, je ne relève ailleurs qu'une incompréhension presque absolue, une ignorance presque incroyable d'un état d'esprit évidemment fort loin de l'actuel, mais dont un véritable talent aurait pu donner l'illusion. Je puis bien écrire que George Sand n'a guère de chance dans ses incantations, car je n'ai jamais vu un visage plus incertain que celui de Lucienne Lemaichand, plus glacial et le moins propre à inspirer le genre de passion dont furent victimes Musset, Chopin, et tant d'autres! Nous edmes aussi la surprise d'apercevoir un Victor Hugo pouspin et houlé comme un angelot!... Tout de même!...

Daniel Lecourtou, lui, n'a pas menti au programme : en prêtant à Franz Liszt la pureté de son profil, il ne trahit pas le prestige du Maître et ne déçoit certes pas ses lectures admiratrices...

Pour me résumer, il ne s'agit nullement d'un chef-d'œuvre comme le fut *La Valse de l'Adieu*...

Quelques scènes sont toutefois bien annoncées — celle des deux fameux pianistes jouant dos à dos chez Pleyel par exemple — mais aucun pathétisme ne vient crever le cœur du spectateur. Seulement (il y a un seulement) la musique de Chopin défile sur nous sans arrêt, Valses, Nocturnes ou Polonaises et à leurs rythmes doux, ardents, les faiblesses du film s'évanouissent. L'œuvre géniale balaise les incomplètes images... C'est bien grâce à celle-là que seront pardonnées celles-ci et que la plupart des spectateurs, peut-être même des critiques, gardant de *La Chanson de l'Adieu* un attachement sans arrière-pensée, dont profitera chacun des interprètes malgré l'artificialité de son jeu.

René Clair aurait jeté un pavé dans la mare aux grenouilles qu'il n'eût pas mieux réussi à amener contre lui la majorité de la critique. En voilà un qu'on ne devrait jamais juger à la mesure des autres ! On oublie trop qu'écrasamment, il est né bouffon, satiriste, fantaisiste. Mais son royaume n'a point d'ailes, il reste toujours sur la terre. Pour aux baroques que nous traitaient certaines situations de *Dernier Milliardaire*, elles servent ses intentions railleuses. Ce jeune homme fin et désagréux ne dédaigne pas les ressources populaires, voire populaires et c'est peut-être pour cela que le *Dernier Milliardaire* manque tant de cohésion dans l'ensemble. Il charge trop et partout, et la charge, quand elle s'applique aux puissants de ce monde, devient fatalement une caricature ennuyeuse... Et puis, le sérieux, qui est étonnant de Max Dearly déroute, surprend... l'esprit du spectateur repêché des aises quand celui du comédien se perdant, il agit sa nationnette en gestes cassés... La double création de Max Dearly est dans ce film une très grande chose qu'on n'a point suffisamment remarquée. De même, n'a-t-on pas vu ou voulu voir les coups de bâton assésés par le metteur en scène sur certaines modes vestimentaires, certains poncifs sociaux ; seulement, il n'est point fait pour l'opérette, et nous vîmes l'instinct que le *Dernier Milliardaire* allait aborder sur les rives de quelque Roi Pavele, d'odieuse mémoire cinématographique — à cause de la présence du charmant Noguéro peut-être. Une bouffonnerie d'un point à l'autre, qui vient se jeter comme une étourdie au milieu de nos pires angoisses, ne fait qu'égratigner la nervosité du public, mais ce public tit à haute voix devant certaines phases sangrueuses qui vident tous les gouvernements actuels, et de ce titre-là, il faut que René Clair s'en contente, puisqu'il lui a plu de quitter les guinguettes, les mandares, les vieux foirs, les mairies et le pavé de Paris pour le faste d'un palais — pauvre néanmoins, malgré l'assistance d'un metteur de sa décoration.

On ne parle plus au cinéma de milliards et de millions, c'est un fait; malheureusement, milliards et millions ne sont pour lui qu'un moyen d'appuyer visuellement contre toute apparence. Après L'Or on vit la création de Pierre Blanchard mûrle pleines louanges, car il évolue avec une aisance sans pleur-cherries parmi ces machines titaniques dont le génie allemand fait toujours une si colossale consommation. L'Or, d'ailleurs et par plusieurs points, évoque les

tales épiques de *Métropolis* — c'est au demeurant un film d'une grande puissance technique devant laquelle il faut incliner ses facultés d'admiration. Après *L'Or*, un *Homme en or* requiert ces mêmes facultés, heureusement sans les éprouver. Il s'agit d'un brave homme de mari plus très jeune et point très beau, lequel pour consoler l'épouse qui le échappe, devient un homme d'affaires prodigieux. La victoire lui reste comme bien l'on pense, et quand j'aurai dit que c'est Harry Baur qui mène le jeu et qui le mène avec toutes les ressources de son étonnant talent, j'aurai fait comprendre pourquoi le film de Jean Dréville mien fait et d'un montage excellent, provoque l'engouement du public. Harry Baur, je crois l'avoir déjà écrit si ce n'est dans ces colonnes du moins ailleurs, est ni plus ni moins que notre Jannings. A ses côtés, Larquey mérite le coupocimiento, il n'en pâtit point. C'est un comédien de très haute classe, Larquey, dans le sens de l'humain, l'humain médiocre souvent courtoisement de tous les jours. Suzy Vernon a gardé sa jeunesse un peu sévère, sa taille, son allure, puis elle parle beaucoup mieux, mais son amant Jacques Maury (dans le film s'entend) est bien fatot, même comme jeune premier où l'emploi ne demande guère d'intelligence. Après *L'Or*, après *Un homme en or*, c'est-à-dire après le roman d'anticipation scientifique et après le drame d'un cœur aimant, voici la fantaisie qui vient à nous sous ce titre : *L'Or dans le jeu*. Hé, la science aussi dit là-dedans son mot, mais ses cornues, ses alambics, ses courants électriques ne nous donneront jamais la croyance que nous pourrions sauter en leur compagnie, nenni ! Larquey est là aussi, comme la science, mais à la même échelle, sous la forme d'un louloque absolument délicieux. Pour le reste, il s'agit de Préjean le combinard, le Pariquet, le malicieux, le courtisier de petites filles — que ces petites filles modernes ont donc l'air de s'enquêter aujourd'hui ! Pourquoi, à toutes, cet œil morne et bête, cette lippe amère, et cette maigreur d'adolescentes dégingandées qu'elles prennent pour de la minceur, les pauvres ?

de la minceur, les pauvres?

La petite amie de Préjean est incarnée par Danielle Darrieux, la plus acceptable entre toutes. Cette enfant est bien prodigue de son cœur: elle quitte Préjean pour Raymond Cordy (fort bon en ce film-ci) puis revient à Préjean, tout comme Marie Glory dans *Le Paquebot Tenacity* qui lui, n'a pas bénéficié cet été de l'audience du public, malgré les belles mœurs de ses voisins et le pathétisme secret de son action, à cause de ce pathétisme peut-être qui n'agit guère sur l'esprit populaire...

Bref, chacun dans leur ordre, ces trois derniers films où l'art occupe le premier rang avec plus ou moins de veine sentimentale, tentent dans la catégorie des œuvres écrites pour être images et non pour s'inspirer de la convention théâtrale. Mais déjà nous voyons poindre à l'horizon l'escaire qui environne la Flambée, et nous pèserons les mesures de sa partition — laquelle due à Adolphe Boichard, contient des pages d'un intense mouvement.

J. G. CASSETTE.

Jacques FANEUSE.

La Chanson de l'Adieu (Tobis); Le Dernier Mil-
liardaire (Pathé-Natan); L'Or (Alliance Cinéma
Européenne); Un Homme en or (Cinédia); L'Or
dans la Rue (Films Venloo).